

## Bulletin de liaison novembre 2022

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Voici un bulletin qui témoigne d'une curiosité en éveil, de réflexions sur les sujets les plus divers et d'opinions fermement énoncées.

L'un nous invite à nous souvenir des prouesses automobiles d'un jeune aéronaute espagnol, intime du roi d'Espagne qui, il est vrai avait ses habitudes à Pau et qui, parti en ballon sans lampe de poche, s'éclaire la nuit au cigare de Havane. On avait du style en ces débuts de siècle dernier !

Un autre plus méditatif sans doute contemple les cols pyrénéens où l'on compte le passage des palombes tout en nous invitant à méditer sur la permanence dans le changement et nous délivre de précieux conseils.

Un autre encore nullement impressionné par les obsèques de la souveraine anglaise qui vient de nous quitter, nous rappelle que celles de Victor Hugo furent encore plus grandioses.

Plus près de l'actualité un académicien soucieux d'urbanisme et d'architecture nous donne son avis sur la question de l'aménagement de la place Gramont et n'est pas loin de nous convaincre, contre l'esprit du temps.

Un autre en appelle à la communion de la littérature et de la gourmandise en évoquant notre chère Marguerite de Navarre et ses goûts tant pour la poésie, que pour la bonne chère. Une occasion ou

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Don Jesus Fernandez Duro  
Paul Mirat
- 7 662200,  
Thierry Moulouguet
- 9 Obsèques d'Elizabeth 2  
et journées du patrimoine,  
Jean Marziou
- 13 Gramont vaut bien une  
coupe,  
Marc Ollivier
- 16 Heptaméron et  
gourmandise,  
Patrick Voisin
- 21 A quoi bon !  
Jean Casanave
- 24 Joseph Delteil,  
Marc Bélit
- 26 Vous avez dit minimaliste  
Etienne Lassailly
- 28 Annie Ernaux a eu le  
Prix Nobel de littérature,  
Marie-Luce Casamayou

un prétexte à ouvrir ce débat lors de notre prochaine assemblée générale qui se terminera à table pour la première fois depuis longtemps.

Peut-être finalement que vous partagerez l'opinion de deux de nos amis au sujet de l'attribution du Prix Nobel à Madame Ernaux, ou pas ? Tous les goûts sont dans la nature et le talent de les exprimer à votre portée.

Vous jugerez sans doute que cette livraison du bulletin n'en manque pas.

## Don Jesus Fernandez Duro, vainqueur de la Coupe des Pyrénées (1906), Paul Mirat

Une plaque commémorative située au pied du funiculaire de Pau rappelle l'exploit d'un jeune aéronaute espagnol, Jésus Fernandez Duro qui, en janvier 1906, remporta la Coupe des Pyrénées en franchissant nos montagnes au cours d'un vol épique.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'aérostation fut l'un des joyaux de la couronne de Pau alors surnommée « Reine des Sports ». Les savants Albert et Gaston Tissandier, installés à Jurançon, furent les instigateurs de son développement en Béarn, quand les mécènes Henry Deutsch de la Meurthe et James Gordon Bennet encouragèrent la pratique à grands coups de bank-notes.

Jesús Fernandez Duro est né le 17 mai 1878 à Langreo (Asturies). Son père, Matias Fernandez Bayo, est directeur de l'aciérie Duro y Cia, entreprise située dans la même commune. Sa mère, Pilar Duro Ortiz, est la fille de Don Pedro Duro Benito, fondateur de l'aciérie Duro y Cia qui deviendra la Sociedad Metalúrgica Duro-Felguera. Don Pedro sera élevé au grade de chevalier de la Légion d'Honneur lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900 et recevra la Grand-croix d'Isabelle II par le gouvernement espagnol pour ses vastes réalisations industrielles.

Jesús Fernandez Duro effectue le primaire dans l'une des écoles fondées à La Felguera (Asturies), par son grand-père pour les enfants de ses employés, avant de rejoindre les collèges jésuites de Carrion de los Condes (province de Leon) puis celui de Don Juan à Valence. De retour dans l'environnement familial, il pratique intensivement l'équitation, le cyclisme, la boxe, l'escrime et le motocyclisme en se distinguant dans chacune de ces disciplines.

### **Le raid automobile Madrid-Moscou**

En décembre 1901 il fait l'acquisition à Paris d'une Panhard 4 places, 12 cv, motorisée par Levasseur. Sportif accompli, passionné de sports mécaniques, il démonte complètement le véhicule pour se familiariser avec son fonctionnement puis arpente routes et chemins asturiens, sillonne le nord de l'Espagne avant de gagner Madrid où, avec son ami Juan Rugama, ils créent la première société d'importation de voitures françaises dotée d'un atelier d'entretien et de réparation, en plein centre de la capitale espagnole.

En août 1902, récemment couronné, le roi d'Espagne Alphonse XIII entreprend son premier voyage officiel en Asturies. Sur les conseils de son ministre de l'Agriculture, don Félix Suárez Incián, ami de la famille Duro, Jesús conduit le souverain tout au long de son périple dans son propre véhicule. Après ce voyage honorifique, Jesús Duro utilisera sa voiture pour aller de fêtes en fêtes avec ses amis, profitant du bel été asturien. Son plus fidèle ami et passager sera don Fernando Muñoz y Bernaldo de Quiros, futur duc de Riansares.

De ces escapades campagnardes naît le rêve d'accomplir ce que le britannique Ernest Lehwiss avait dû abandonner suite à de nombreuses pannes mécaniques, à savoir le rallye Madrid Moscou aller-retour. Lehwiss avait abandonné à Nijni-Novgorod par suite d'ennuis de carter. Prudent, Jesús Duro écrit à toutes les ambassades et consulats des pays qu'il va traverser afin d'obtenir des cartes routières et la liste des fournisseurs d'essence auxquels, en pilote chevronné, il fait parvenir nombre de roues de secours.

De retour de Moscou, Duro passe par Paris. La capitale française s'enthousiasme pour les vols en ballon notamment pour celui réalisé par Alberto Santos Dumont à bord de son plus léger que l'air n°6 ; à la stupéfaction générale, l'aéronaute brésilien monte à bord de son ballon qui est arrimé au balcon de sa chambre d'hôtel sur les Champs-Élysées, contourne la Tour Eiffel et revient garer son ballon au même balcon. C'est le déclic. Dès cet instant, Jesús Fernandez Duro rejoint le monde de l'aérostation où ses exploits lui feront acquérir un grand prestige. Membre de l'Aéroclub de France, Duro est invité à participer au Grand Prix de la distance. Pour voler sous pavillon espagnol, il participe à la compétition accompagné par Emilio Herrera Linares à bord de son ballon *El Cierzo* (Le vent du Nord). L'équipage se classera second et les deux aéronautes recevront la Légion d'Honneur en raison des risques encourus lors de l'atterrissage du ballon à Neutitschen, au sud de Troppau (Moldavie). A l'issue de cette compétition, les deux hommes fondent l'Aéroclub d'Espagne.

Duro effectuera plus d'une centaine d'ascensions en ballon, la plupart servant à former les nouveaux pilotes de l'Aéroclub d'Espagne. Fier de son expérience, Duro s'inscrit à toutes les compétitions et démonstrations aérostatiques, la presse française voit en lui l'un des plus éminents aéronautes européens.



*Jésus Fernandez Duro.*

## Traversée aérienne des Pyrénées

Le 1er janvier 1906, l'Aéroclub de France ouvre une compétition : *La Coupe des Pyrénées*, dotée par les célèbres mécènes de l'aéronautique française James Gordon Bennett et Henry Deutsch de la Meurthe. Une oeuvre d'art du sculpteur toulousain Ducoing sera décernée au vainqueur. Cette coupe sera « destinée à récompenser celui qui, au départ de Pau, traversera les Pyrénées à la hauteur de ses pics les plus élevés et se posera en territoire espagnol le plus près possible de la Méditerranée sans la traverser ». Le vainqueur ne conservera le trophée qu'à condition qu'aucun autre aéronaute ne dépasse le record d'altitude et de distance dans les deux années suivantes.

Jésus Duro s'installe à Pau avec son équipe et le ballon *El Cierzo*. Attendant les vents favorables, il visite la région et découvre Saint-Jean-de-Luz quand enfin les vents propices sont annoncés. Le 21 janvier 1906, il décolle de l'actuelle Usine des Tramways siège des archives communautaires de l'agglomération Pau-Pyrénées et après un vol épique, par une température de moins 18°, il se pose à Guadix, près de Grenade, tuant la compétition dans l'œuf. Parmi les péripéties qui émaillèrent l'exploit, le départ de Pau n'est pas la moindre. Le 20 janvier 1906, Duro qui est descendu à l'hôtel Gassion, prévient son équipe de mécaniciens, il fallait cinq à six heures pour gonfler le fragile aéronef, qu'il décollera le lendemain à neuf heures du matin. Quand il arrive sur place, à l'heure dite et sous la pluie, il trouve ses hommes occupés à une partie de mus, le ballon bien plié dans sa nacelle. Le jeune asturien éructe. Le ballon ne sera prêt à décoller qu'en milieu d'après-midi, contrariant gravement le plan de vol ! Duro s'élance enfin et arrivé au-dessus d'Arudy il s'aperçoit qu'il a oublié sa lampe de poche. En palpant les poches de son épais manteau de fourrure, il découvre quatre cigares havane dont il se servira pour lire les instruments de vol. Après ce triomphe, Duro s'installe dans une villa luzienne qui domine la gare, dotée d'un immense sous-sol dans lequel il s'enferme pour relever le défi de l'Aéroclub de France : construire un plus lourd que l'air.

### Les plus lourds que l'air

Pour relever le défi lancé par l'Aéroclub de France, Duro se rapproche des deux prestigieux ingénieurs aéronautiques français, Maurice Mallet et Victor Tatin, concepteurs de tous les ballons qu'il a utilisés pour mener à bien ses expériences passées. A l'image du célèbre *Flyer* des frères Wilbur et Orville Wright, l'appareil de Duro nécessite une rampe de lancement. Elle sera construite sur la falaise de Sainte-Barbe. Malheureusement, presque arrivé au bout de ses peines, Jesús Fernandez Duro s'éteint le 9 août 1906, à Saint-Jean-de-Luz, victime de la fièvre typhoïde.

Une délégation du Cercle aéronautique de La Felguera a offert la fameuse plaque commémorative à la ville de Pau en 2006. Au lieu d'être déposée à l'usine des Tramways, en travaux à l'époque, elle a été placée « temporairement » au pied du funiculaire où l'on peut toujours l'admirer.

La coupe des Pyrénées orne les salons de la Quinta Duro, maison familiale de l'aéronaute située sur les hauteurs de Gijon et transformée en hôtel de charme par le petit neveu de Jesús, Don Carlos Duro, marquis de La Felguera. Si vous passez par-là,

je vous recommande vivement d'y faire halte, les Palois y reçoivent un accueil plus que chaleureux.

La traversée des Pyrénées, le raid à Moscou ainsi que l'attaque du véhicule par des voleurs russes sont détaillés dans les biographies de Jesús Fernandez Duro écrites par José David Vigil Escalera et publiées par le Cercle Aéronautique de La Felguera dans les éditions de 2005 : *Al encuentro con Jesús Fernández Duro* et celles de 2021 : *Jesús Fernandez Duro, un aeronauta atrevido y resuelto*.



## « 662 200 »

Thierry Moulonguet



C'est le nombre de palombes passant les cols du Pays Basque comptées le 25 Octobre ! La première grande migration de la saison. Le monde est en crise, mais les palombes passent . Derrière ces 662 200 palombes, ce sont des traditions, des leurres qui fusent vers le ciel pour faire plonger les oiseaux vers les filets, tout l'écosystème de la chasse à la palombe auquel sont attachés tant d'aquitains qui attendent ce moment comme une cérémonie fraternelle, et la beauté sans mesure de la lumière douce, dorée et légère des matins sur la montagne basque . On peut faire un lien entre l'impression ressentie devant ce moment du passage avec un texte d'Albert Camus , tiré de Noces : » Les Amandiers » et dont je retranscris le début : « Quand j'habitais à Alger, je patientais toujours dans l'hiver, parce que je savais qu'en une nuit, une seule nuit froide et pure de Février , les amandiers de la Vallée des Consuls se couvriraient de fleurs blanches. Je m'émerveillais de voir ensuite cette neige fragile résister à toutes les pluies et au vent de la mer . Chaque année, pourtant, elle persistait juste ce qu'il

fallait pour préparer le fruit . Cette force de caractère qui résiste à tous les vents de la mer par la vertu de la blancheur et de la sève, c'est elle qui dans l'hiver du monde prépare le fruit ».

Dans ces temps-ci, il faut plus que jamais nous laisser guider par les palombes qui trouvent la bonne voie pour passer les cols et par l'esprit de résistance à tous les éléments des amandiers. Face aux grands défis actuels du monde , le réchauffement climatique, la guerre dans plusieurs régions, les pandémies, la lutte pour l'accès à l'eau, la nouvelle phase de stagflation qui menace, quelles directions peuvent ils nous inspirer pour franchir nos montagnes et résister à nos hivers ? Parmi les réflexions en cours , trois paraissent devoir être mises en exergue :

- un sursaut de la coopération internationale. Alors que les sujets qui se pressent sont pour la plupart d'envergure mondiale, jamais la faiblesse des outils de la coopération multilatérale n'aura paru aussi grande .

Les instances de décision onusiennes ne répondent plus . Les institutions de Bretton Woods , FMI et Banque Mondiale, n'ont pas su modifier leur gouvernance pour tenir suffisamment compte de l'émergence des grands pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine . Les conférences à vocation mondiale comme les COP tournent à vide . Les blocs se reforment . Cette tendance conduit à l'évidence à une impasse porteuse de tous les risques . Pourquoi ne pas imaginer que l'Europe prenne l'initiative de demander la réunion d'un G20 extraordinaire dont l'ordre du jour serait la refondation d'un concert mondial des nations, incluant une transformation en profondeur des institutions actuelles pour en assurer la représentativité ? On peut attendre au moins un message fort de l'Europe en ce sens.

- décentraliser pour libérer le réservoir d'énergie et de créativité que constituent les initiatives locales . Sur de très nombreux sujets touchant par exemple à la protection de l'environnement, à l'accompagnement de la création d'entreprise, à la diffusion de la culture, au développement des nouvelles pratiques agricoles , au soutien aux personnes en difficulté, on sait qu'il est préférable de compter sur le micro plutôt que sur le macro: communes , départements, régions, vie associative, tissu économique local, tous ont une contribution clé à apporter pour

affronter les hivers dans lesquels nous sommes. Ces acteurs locaux sont au plus près du terrain, connaissent les personnes, travaillent sur des solutions . Il y a quelques années, le film « Demain » en donnait déjà une parfaite illustration. Ce constat devrait conduire à une remise sur métier de notre organisation encore très centralisée pour ouvrir beaucoup plus largement l'espace des initiatives locales avec les moyens associés.

- redonner aux humanités leur place centrale dans les cursus scolaires et universitaires. Dans les périodes de doute, d'incertitude, de repli sur les identités et les communautés, le retour sur les grands textes littéraires et philosophiques peut aider à trouver des langages communs sur les questions essentielles, armer chacun pour mieux faire face aux troubles du monde , renforcer les capacités d'adaptation aux changements imposés par les événements actuels de la planète. Les heures consacrées à l'analyse de ces grandes œuvres de notre culture se sont réduites au fil du temps et sont marginales dans les cursus scientifiques . Comme le cap a été redonné vers la maîtrise des fondamentaux, lire-écrire-compter, cette direction structurante pourrait également intégrer pour la suite du parcours scolaire et les études universitaires ce retour aux textes majeurs de la culture du monde.



## Obsèques d'Elisabeth II et Journées du Patrimoine

### Victor Hugo, absent de l'actualité. Et pourtant ...

#### Jean Marziou

Deux évènements de ces dernières semaines, l'un mondial et l'autre franco-européen, ont éclairé une des personnalités les plus marquantes du roman national. Et pourtant, elle ne fut jamais citée. Je veux parler de Victor Hugo.

Ni à l'occasion du décès et des obsèques de la reine Elisabeth II, ni lors des 39<sup>ème</sup> Journées du Patrimoine, il ne fut évoqué la mémoire de Victor Hugo. Et pourtant la stature du grand homme a toute sa place dans l'évocation de ces deux évènements. Sans compter que le destin exceptionnel de la souveraine britannique et l'indispensable sauvegarde du patrimoine français procède de la même démarche : incarner l'identité nationale, et préserver autant que faire se peut la singularité des valeurs reconnues et partagées par une même population, autrement dit un peuple.

Revenons donc à ce cher Victor Hugo. L'agonie du monstre sacré de la littérature française, sa mort à 83 ans le 22 mai 1885, et les journées agitées qui suivirent jusqu'aux funérailles nationales le 1er juin ont soulevé une émotion immense dans la



population française. Comparable à bien des égards à celle qui a étreint le peuple britannique et au-delà, il y a quelques jours.

### **Paris – Londres : lorsque l'émotion étreint un peuple**

Dans son livre **Victor Hugo vient de mourir (1)**, Judith Perrignon retrace une véritable affaire d'Etat. Sa lecture pointe les étonnantes similitudes avec les obsèques royales. D'abord, un chiffre permet de se rendre compte de l'ampleur de l'événement que l'auteure a choisi de nous retracer : Plus d'un million de personnes, presque deux affirmeront certains, suivront le cercueil d'Hugo jusqu'au Panthéon.

Grâce à un travail de documentation impressionnant, Judith Perrignon restitue les détails clés de l'agonie et de la préparation des funérailles nationales, allant de l'intimité des proches à l'embarras du gouvernement. Une formidable plongée au cœur de la secousse qui a traversé tout le pays. Comme il y a quelques semaines en Grande Bretagne.

Le 31 mai 1885 au soir, le catafalque construit par Charles Garnier est installé sous l'arche où ne repose pas encore le Soldat inconnu. Sous l'Arc de Triomphe drapé de noir, une masse impressionnante de parisiens veille le défunt jusqu'au petit matin. La foule grossit sur certaines artères. Le lendemain, 1<sup>er</sup> juin, la cérémonie débute à 10 h 30, avec le tir de 21 salves de canon depuis l'hôtel des Invalides. Après que les représentants de l'État et des collectivités publiques aient pris la parole, le cortège, avec son cercueil dans le « corbillard des pauvres », s'ébranle à 12 h 40, pour se terminer à 18 h 20. En tête du cortège, devant le cercueil et la famille, marchent 12 jeunes poètes, une délégation de Besançon, ville natale du poète, une délégation de la presse et quatre sociétés artistiques. 1 168 délégations de sociétés et cercles divers se sont inscrits pour participer au défilé. La procession descend l'avenue des Champs-Élysées, passe place de la Concorde, puis emprunte le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel avant de rejoindre la rue Soufflot, qui débouche sur le Panthéon.

Le talent de Judith Perrignon a été d'imaginer la force de l'émotion qui serait télévisuelle aujourd'hui en créant elle-même les images pour les téléspectateurs que nous sommes. Grâce à la précision des descriptions, le lecteur est très vite happé par l'intensité, la force, l'émotion qui submerge tout. L'écrivaine parvient à donner vraiment chair à la secousse qui a traversé tout le pays il y a bientôt 150 ans, un fait quasi unique depuis.

Les funérailles nationales du « *grand Toto bien-aimé* » - c'était le surnom sucré que lui donnait Juliette Drouet -, constitue un des moments forts de notre patrimoine national de chair et d'os. C'est l'autre face de notre patrimoine français, celui-là de pierre et de bois que Victor Hugo défendit avec une énergie féroce dès son plus jeune âge d'écrivain engagé. Les Journées du Patrimoine, dont on a célébré la 39<sup>ème</sup> édition en septembre dernier, passent trop souvent sous silence le combat de Hugo pour la sauvegarde et la protection de notre patrimoine. Un combat rageur mené avec sa plume qui déjà entaillait, transperçait, et saignait les consciences autant qu'elle provoquait, révélait et éclairait les esprits.

### **Le jeune Victor en lanceur d'alerte**

Le siècle était à peine majeur lorsque Victor Hugo se fit lanceur d'alerte. Le vandalisme institué, apparût à la fin de la Terreur lorsque furent commis les pires ravages du patrimoine français, avait choqué l'étudiant Hugo. En janvier 1824, le jeune poète publie, dans un journal légitimiste, *La Muse Française*, une ode composée l'année précédente, intitulée « *La Bande noire* ». Il y dénonce des affairistes qui achetaient à bas prix des biens nationaux pour les revendre ou récupérer ceux qui étaient démolis et faire commerce des matériaux.

Apparemment, la dénonciation poétique ne lui suffit pas. L'année suivante, en 1825, au terme d'un voyage dans plusieurs régions de France, Hugo publie une première note intitulée « *De la destruction des monuments en France* ». Il va droit au but : « *Le moment est venu où il n'est plus permis à qui que ce soit de garder le silence. Il faut qu'un cri universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne* » écrit le poète qui préconise une « *surveillance active des monuments* » et suggère la création d'une protection légale : « *Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait ; qu'on la fasse. Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur* ».

Le réquisitoire de Victor Hugo, sans doute dans l'air du temps, est entendu. François Guizot, ministre de l'instruction Publique, place l'Inventaire et la Conservation des Monuments sous sa tutelle. Il crée, en octobre 1830, le poste d'*Inspecteur général des Monuments Historiques*.

Hugo va enfoncer le clou. Nourrie d'impressions de voyages, la première note qu'il consacre au sujet prend la forme d'un pamphlet sous le titre « **Guerre aux démolisseurs** » (2), publié en 1831, qu'il enrichira l'année suivante. Il choisit « *La Revue des Deux Mondes* » pour éditer ce texte volontiers accusateur, véritable cri de colère contre le vandalisme ; un coup de gueule dans lequel l'écrivain interpelle le pouvoir en place pour le mettre face à ses responsabilités.

« *Il faut le dire et le dire haut, cette démolition de la vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la Restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais* », attaque Hugo qui poursuit avec la même sévérité. « *Depuis la révolution de Juillet, avec la démocratie, quelque ignorance a débordé et quelque brutalité aussi. Dans beaucoup d'endroits, le pouvoir local, l'influence municipale, la curatelle communale a passé des gentilshommes qui ne savaient pas écrire aux paysans qui ne savent pas lire. On est tombé d'un cran. En attendant que ces braves gens sachent épeler, ils gouvernent. La bévue administrative, produit naturel et normal de cette machine de Marly qu'on appelle la centralisation, la bévue administrative s'engendre toujours comme par le passé du maire au sous-préfet, du sous-préfet au préfet, du préfet au ministre ; seulement elle est plus grosse* ».

### **Le combat hugolien ne fut pas vain**

Et Victor Hugo d'aligner les exemples relevés aux quatre coins du pays. Ce vandalisme qui brise chaque jour « *quelque lettre du vénérable livre de la tradition* » par « *la démolition successive et incessante de tous les monuments de l'ancienne France* ». Ce combat hugolien ne fait que commencer. Comme le note Andrea

Schellino, préfacier de la réédition de « **Guerre aux démolisseurs** », la grandiose fresque historique de Notre-Dame de Paris (1831), avec son héroïne de pierre, surgie du Moyen Âge, est désormais à l'horizon.

Procureur, le poète et écrivain romantique dessine déjà ses engagements politiques. Comme en témoignent les dernières lignes de son essai. *« S'il faut une loi, répétons-le, qu'on la fasse. Ici, nous entendons les objections s'élever de toutes parts : Est-ce que les chambres ont le temps ? Une loi pour si peu de chose ! Pour si peu de chose !*

*Comment ! nous avons quarante-quatre mille lois dont nous ne savons que faire, quarante-quatre mille lois sur lesquelles il y en a à peine dix de bonnes. Tous les ans, quand les Chambres sont en chaleur, elles en pondent par centaines, et, dans la couvée, il y en a tout au plus deux ou trois qui naissent viables. On fait des lois sur tout, pour tout, contre tout, à propos de tout. Pour transporter les cartons de tel ministère d'un côté de la rue de Grenelle à l'autre, on fait une loi. Et une loi pour les monuments, une loi pour l'art, une loi pour la nationalité de la France, une loi pour les souvenirs, une loi pour les cathédrales, une loi pour les plus grands produits de l'intelligence humaine, une loi pour l'œuvre collective de nos pères, une loi pour l'histoire, une loi pour l'irréparable qu'on détruit, une loi pour ce qu'une nation a de plus sacré après l'avenir, une loi pour le passé, cette loi juste, bonne, excellente, sainte, utile, nécessaire, indispensable, urgente, on n'a pas le temps, on ne la fera pas ! ».*

Quelle superbe envolée, digne des plus puissantes déclamations politiques entendues sur tous les bords des hémicycles nationaux depuis un siècle. Nous pourrions l'entendre aujourd'hui qu'elle ne nous semblerait pas dépassée. Mieux même, tellement d'actualité !

Derrière le cri de Hugo, un autre jeune homme, Prosper Mérimée, tout juste nommé au poste d'inspecteur général des Monuments Historiques par Adolphe Thiers en 1834, se lance sur les routes de France à la découverte de son patrimoine architectural. Ce qu'il y trouve est accablant. Mérimée sera le premier ange-gardien du patrimoine. Il pourrait avoir sa rue dans de nombreuses communes de France, toutes celles pour lesquelles il s'est battu pour la sauvegarde et la conservation de leur patrimoine.

D'abord lié, vers 1828, à Victor Hugo, Prosper Mérimée finira par le prendre pour cible de son esprit caustique : *« c'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend pas la peine de penser »* écrit-il. La défense du patrimoine les avaient réunis, la littérature les séparera.

(1) **Victor Hugo vient de mourir** de Judith Perrignon aux éditions de l'Iconoclaste

(2) **Guerre aux démolisseurs** de Victor Hugo (choix de textes, préface et notes d'Andrea Schellino) aux éditions Rivages Poche-Petite Bibliothèque.

#### **Légendes photos :**

- Funérailles de Victor Hugo : le cortège rue Soufflot et la foule devant le Panthéon, 1er Juin 1885



## Gramont vaut bien une coupe

Marc Ollivier



Dans une ville qui manque de monumentalité, la place Gramont fait figure de brillante exception. Y règnent la symétrie dans l'organisation de l'espace et la rigueur dans l'ordonnancement des façades, deux principes chers à l'architecture néoclassique, qui confèrent à cette place l'évidente empreinte du Siècle des Lumières. De chaque côté, deux longs immeubles parallèles de plus de cent mètres, composés de vingt et une travées identiques : au rez-de-chaussée, de grandes arcades, à l'étage noble, de hautes fenêtres, au second étage, des fenêtres moins élevées, soulignées par de sobres consoles, enfin, des corniches sous un

toit d'ardoise dans lequel sont insérées des lucarnes.

La partie haute de la place est la plus ancienne. Elle accueillait deux institutions, le théâtre et la poste aux chevaux. Bâtie sur un terrain faisant l'angle entre les actuelles rue de Liège et rue Tran, la salle de la Comédie occupait toute la superficie de l'immeuble qui, aujourd'hui encore, a conservé l'essentiel de sa configuration extérieure d'origine : on distingue, au rez-de-chaussée, les arcades telles qu'elles furent mises en place au XVIII<sup>e</sup> siècle – mais les portiques sur lesquels elles ouvraient ont été condamnés – ; au-dessus on retrouve la même

gradation dans les ouvertures : grandes baies, puis fenêtres moins hautes, enfin lucarnes. Dans l'arrière-boutique de la pharmacie se trouveraient même encore quelques fauteuils de théâtre... En façade, sur le pan coupé, deux détails attirent le regard : la balustrade soulignant la baie au premier étage, sans doute l'indice d'un décor disparu sur les autres ouvertures ; la corniche, légèrement incurvée, vient rappeler que, dans le projet initial, la place formait une ellipse. La salle de la Comédie ouvrit en 1786 et ne disparut qu'au milieu du siècle suivant au profit du théâtre Saint-Louis, plus spacieux et plus moderne.

Le théâtre n'était pas le premier édifice construit sur cette partie des jardins du Roi appelée *Le Parterre*. Dès 1769, les frères Manescau avaient obtenu une concession pour y ouvrir leur relais de poste ainsi qu'un hôtel. Ils occupaient la partie est de la place ; par la grande porte on accédait à la cour où étaient les écuries ; les voyageurs étaient hébergés dans l'hôtel, aujourd'hui « de Gramont », mais qui fut dénommé « de la Poste » jusqu'en 1971. Au numéro 13 de la place, la présence d'un clocheton intrigue : il abritait, au temps des diligences, un guetteur qui, à son de trompe, annonçait l'arrivée et le départ des voitures avec des sonneries différentes pour chacune des directions desservies.

En choisissant cette implantation, les frères Manescau ne pouvaient rêver d'un meilleur emplacement pour mener leur activité. Les infrastructures nouvellement réalisées grâce au zèle modernisateur de l'Intendant d'Étigny font de ce lieu de la ville un point stratégique, un carrefour d'où partent sept rues. La partie haute de la place dessert, vers le sud, la ville par le Pont-Neuf (l'actuelle rue Bordenave d'Abère) et, vers le nord, la route de

Bordeaux. Quant à la partie basse, dont l'architecture est particulièrement harmonieuse avec son pavillon central et ses deux pavillons latéraux symétriques, elle dessert deux axes essentiels, la route qui part vers Bayonne et, par le nouveau pont sur le Gave, celle d'Espagne via Oloron.

Un homme conçut le projet de faire de ce carrefour une élégante entrée de ville. Pour tourner le dos à ce qu'il découvrait à Pau - une ville « *bâtie [...] sans plan [...], des rues mal percées, des maisons sans goût, des édifices publics sans décoration* »-, l'ingénieur-géographe François Flamichon, à qui avait été confiée la construction du théâtre, proposa de se charger de réaliser là une place bien pensée qu'il imagina dans le goût du temps. Son plan fut approuvé et la concession des terrains accordée par l'autorité publique ; il avait six ans pour le réaliser. C'était un concepteur imaginatif, dans l'esprit des Lumières, mais, comme promoteur, il fut moins heureux. Les terrains entourant la place se vendirent difficilement ; des procès ralentirent les travaux ; Flamichon mourut à la veille de la Révolution, quasiment ruiné par l'opération, laissant un chantier inachevé.

Dans la configuration que nous lui connaissons, la place ne fut terminée qu'en 1840. Et comme il est bon que les historiens<sup>1</sup> le rappellent, « *les aménagements arborés ne datent que du début du XXe siècle et n'étaient pas prévus à l'origine* ». Les arbres sont toujours les bienvenus en ville, mais on ne peut pas dire que ceux qui choisirent des *Magnolia grandiflora* pour border les façades, furent bien inspirés. Il n'était pas difficile d'imaginer qu'un jour cette essence, connue pour

1 Cécile Devos - *L'Atlas Historique de Pau* – Éditions Ausonius 2017

2 Christine Juliat - catalogue de l'exposition



atteindre une taille impressionnante, finirait par masquer un ensemble architectural digne d'admiration, dont la mise en valeur a d'autant plus de prix que la ville en compte peu.

A ceux qui aujourd'hui s'opposent à l'intention affichée par la ville de les abattre, pour dégager la vue, est venu prêter main-forte, de Paris, un homme qui se présente comme un « arboriste-grimpeur ». « L'arboriste » a fait le constat que ces arbres sont jeunes - « des bébés » dit-il - ce qui, laissant augurer de belles perspectives de croissance, apporte de l'eau au moulin de ceux qui veulent les voir disparaître ! Le « grimpeur » s'est juré, pour s'opposer à leur coupe, de revenir en temps utile et de monter « *faire un sit-in dans les branches* ». Qui a dit, faisant référence à Darwin et sa théorie de l'évolution : « *Il importe peu de descendre de l'arbre ; l'essentiel est de ne pas y remonter* » ?

Dans cette affaire la municipalité a pris une sage mesure : inviter par la voie d'un concours les architectes-paysagistes à concevoir la meilleure mise en valeur des lieux. Déambulant sous les arcades, le promeneur se plaît à rêver, à imaginer la place débarrassée non seulement du rideau végétal qui masque l'harmonie des façades, mais aussi des voitures en stationnement, et même de la circulation automobile ; aménagée en jardins, quelque chose qui ressemblerait à « *un Palais-Royal sous le ciel béarnais* »<sup>2</sup>.

---

2 Christine Juliat - catalogue de l'exposition consacrée en 1985 à la Place Gramont.

## Heptaméron et gourmandise

### Patrick Voisin

Si l'on en croit les dictionnaires de langue, la gourmandise, qui caractérise le gourmand, est – au sens ancien – un défaut grossier, un des sept péchés capitaux, dont le synonyme est « glotonnerie » ou « voracité » – voire « gueulardise » ; il véhicule l'envie, le désir, le plaisir.

\*\*\*

Or, c'est une certitude pour qui connaît un tant soit peu l'Heptaméron de Marguerite de Navarre, il ne faut pas s'attendre à ce que l'on y mange ou que l'on y boive bien, que ce soit en quantité ou en qualité ! Très loin des ripailles pantagruéliques qu'appelle l'apostrophe initiale du Gargantua (1534) aux « beuveurs très illustres », c'est plutôt l'ambiance spirituelle imaginée par Rabelais pour l'abbaye de Thélème – avec une ellipse de ce qui relève de l'alimentaire – qui caractérise l'Heptaméron.

Pourtant, l'Heptaméron de Marguerite de Navarre (1<sup>ère</sup> édition de 1559) ne trouve-t-il pas son origine dans le Décaméron (1353) de Jean Boccace dont le récit-cadre se déroule à la campagne, dans un château aux caves pleines de vins excellents et dont le premier repas donne le ton : « La table était dressée. On servit bientôt des mets délicatement préparés : des vins exquis furent apportés dans des vases plus clairs que le cristal, et la joie éclata pendant tout le repas. » Quant aux nouvelles racontées, elles évoquent des festins avec chapons, lamproies et force vin. Quel écart entre l'Italie médiévale du Décaméron, même si l'on parle déjà d'humanisme pour Boccace, et le Béarn de la

Renaissance marquée par l'évangélisme pour l'Heptaméron : deux siècles !

Dans l'Heptaméron, les sept journées d'une compagnie réfugiée dans un endroit pour échapper aux intempéries – et passant le temps à se raconter des histoires et à deviser – présentent le même emploi du temps : la matinée, à l'intérieur, est réservée aux dévotions (leçon d'Oisille et messe), et les après-midi, dans le pré, aux histoires ; entre les deux, il y a le repas, mais il ne faut pas en attendre beaucoup quand on comprend que le but des matinées est de mener les dix devisants du temporel du monde à la spiritualité de la religion – sans compter que, de jour en jour, la ferveur et l'élévation spirituelles augmentent chez les devisants. La grande différence entre l'Heptaméron et le Décaméron réside surtout dans les fins de journée : brèves allusions aux veilles, au souper et aux jeux avant de se coucher, d'un côté ; une compagnie qui festoie, chante et danse, de l'autre.

Dès lors, le récit-cadre qui se déroule à l'abbaye Notre-Dame de Serrance est certes ponctué par des allusions au « desjeuner », au « disner » et au « souper », mais sans description ni détails. Et si les mots « festin » et « festoyer » sont présents dans les nouvelles que les devisants racontent, « faire bonne chère » prend un autre sens, plus sexuel ! Alors que boit-on et que mange-t-on ? Les mentions d'éléments concrets sont très rares : du « pain », du « vin », du « cerf » de la chasse, des « fruictz » et des « confitures » pour la « collation », du « potaige », un « bouillon » et une « rostie », une «

sallade d'herbes ». Le mot « viande », quand il apparaît, a en fait le sens général de « nourriture », et pour désigner des aliments fins et nourrissants (mais lesquels ?) il est question de « restorans ». Le « moust de Bacchus et de la déesse Cérés » n'est évoqué que passé par le ventre des Cordeliers et à propos de cabinets d'aisance, et un pain de sucre seulement pour dissimuler un étron – ce qui est peu ragoutant ! Quant au mot « pourceau » – avec les « boudins » qu'on en fabrique –, il n'est là que pour désigner un Cordelier bien gras. Bref, la seule mention de « vivres » plus détaillée, avec « œufs », « andouilles », « jambons » et « eschinées », n'apparaît que dans la nouvelle substituée par Claude Gruget à la nouvelle 11 en 1559.

Il faut s'en satisfaire – ou pas ! Sur les 445 pages de l'édition de M. François aux Classiques Garnier, entre satire des moines appelés « Cordeliers » et débats sur l'amour platonique et le mariage, la « nourriture » est d'un autre ordre que celle qui sustente les corps. Deux ou trois extraits du récit-cadre en disent long sur l'appétit des devisants : « Vespres oyes, s'en allerent soupper autant de parolles que de viandes, car leurs questions durerent tant qu'ilz furent à table » ; ou encore : « Et elle (madame Oisille) leur vat lire l'epistre de Saint Jehan l'evangeliste, qui n'est plaine que d'amour (...) La compaignye trouva cette viande si douce, que, combien qu'ilz y fussent demye heure plus qu'ilz n'avoient esté les aultres jours, si leur sembloit-il n'y avoir pas esté ung quart » ; et, pour terminer : « Quant le matin fut venu, ma dame Oisille leur prepara ung desjeuner spirituel d'un si bon goust, qu'il estoit suffisant pour fortiffier le corps et l'esperit. »

Un échange entre Oisille et Saffredent est particulièrement éloquent : « Je ne treuve poinct, Madame, dist Saffredent, qu'il soit une plus grande nécessité que celle qui faict oblier toutes les aultres ; car, quand l'amour est forte, on ne congnoist autre pain ne autre viande que le regard et la parolle de celle que l'on ayme. – Qui vous laisserait jeusner, dist Oisille, sans vous bailler autre viande, on vous ferait bien changer de propos ? – Je vous confesse, dist-il, que le corps pourroit defaillir, mais le cueur et la volonté non. » Et, dans la « soixante septiesme nouvelle », une femme abandonnée avec son mari sur une île du Canada trouve sa « nourriture » dans le Nouveau Testament qu'elle lit « incessamment ». Même un Cordelier devint si fort amoureux d'une femme « qu'il en perdit boyre, manger et toute raison naturelle ».

À vrai dire, n'y aurait-il pas la moindre spécialité régionale dans l'Heptaméron ? Si ! Il y en a une, bien identifiable mais unique. Lors de la « troiesme journée », dans la « vingt huictiesme nouvelle », Simontaut raconte l'histoire de Bernard du Ha, un « marchand de Bayonne », et de son « jambon de Pasques » (termes du ms. BnF n°1512 postérieur à la mort de la Reine en 1549) corrigé en « jambon de Basque » dans le manuscrit d'Adrien de Thou (ms. fr. n°1524 de 1553) et dans la première édition complète de Claude Gruget en 1559. Le célèbre jambon de Bayonne au sel de Salies-de-Béarn et au piment d'Espelette ? Mais en mots seulement... puisque le jambon s'avère n'être qu'un « sabot de bois » enveloppé, épicé pour avoir de l'odeur et tromper celui à qui il a été promis ! C'est peu et ce sera tout.

Cependant, la notion de gourmandise a évolué au fil des siècles. En effet, selon Jean Anthelme Brillat-Savarin (1755-1826), dans sa *Physiologie du goût*, la gourmandise est au contraire « une préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets qui flattent le goût », elle est « l'ennemie des excès » et « elle ne mérite qu'éloge et encouragement ». On passe ainsi au sens moderne du mot « gourmandise », même si l'on continue à dire en souriant qu'elle est « un vilain défaut » et si l'on distingue le simple « gourmand » et le « gourmet » plus raffiné.

\*\*\*

Il faut attendre 1919 pour voir publié un *Heptaméron gourmand* ! C'est *L'Heptaméron des gourmets* ou les *Délices de la cuisine française*, un livre de recettes d'Édouard Nignon, mais aussi – précise la 4<sup>e</sup> de couverture de l'édition la plus récente (Chartres, éd. Menu Fretin, coll. « archives nutritives 27 », 2021) – « une œuvre de fiction écrite par plusieurs grands auteurs de l'époque » dont les poètes Guillaume Apollinaire et Henri de Régnier ! Édouard Nignon (1865-1934) est l'un des plus prestigieux cuisiniers français du début du XX<sup>e</sup> siècle, avec une carrière à l'étranger au service des empereurs et des rois (cf. Françoise Argod-Dutard et Patrick Voisin, *Les Mille et Un Mots des Mets et des Vins*, Bordeaux, Féret, 2019, p. 490), mais également un « écrivain culinaire ». Pourquoi l'ouvrage a-t-il la prétention de s'appeler *Heptaméron* ? Car il comprend sept parties « correspondant au séjour d'ambassadeurs de Ligurie dans le pays de Cocagne, utopie où la nourriture délicieuse abonde ». Et chacune des sept journées est « l'occasion de présenter les menus prestigieux d'Édouard Nignon qui rassemblent 620 recettes détaillées ».

Poésie, art culinaire, histoire et culture s'y mélangent avec bonheur.

Les recettes abondent en produits du terroir qui pourraient avoir le label « Sud-Ouest » et même « Béarn » : oies et canards, gibier à plume ou à poil, saumons et truites, foie gras, cèpes, morue, produits qui constituent la base de la cuisine régionale. Mais Édouard Nignon présente des recettes plus explicites contenant l'adjectif « béarnais » : la « daube béarnaise », les « asperges à la béarnaise » – même s'il eût été préférable d'utiliser un vin de Madiran au lieu du Mercurey pour la daube ! Surtout, il n'oublie pas la cuisine traditionnellement liée à Henri IV : le « pot-au-feu du bon roi Henry » et les « cailles du Vert-Galant », nécessairement « de belle prestance » !

Tout récemment, encore, c'est un *Heptaméron* avec chardonnay, sous-titré « nouvelles », que le romancier Gérard Oberlé a publié (Paris, Grasset, 2019). En exergue, l'auteur cite Marguerite de Navarre : « ... depuis midi jusqu'à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, (...) ; là, assis à nos aises, chacun dira quelque histoire qu'il aura vue ou bien oui dire à quelque homme digne de foi. » Puis il explique en avant-propos qu'une de ses lectrices, Hélyette Rodary, lui a fait un jour cette demande : « Mon médecin veut que j'aie soulager mes rhumatismes à Cauterets, une cure thermale d'une semaine, en avril prochain. (...) Racontez-moi sept histoires, soit une pour chaque soirée de mon séjour dans les Pyrénées. (...) Je vous donne six mois pour me bricoler un *Heptaméron* de votre façon. » La 4<sup>e</sup> de couverture invite le lecteur à partager ces nouvelles en ces termes : « Amateurs de sujets cocasses, d'histoires extravagantes, de contes drolatiques, d'atmosphères

inquiétantes, soyez les bienvenus dans cet Heptaméron morvandiau où vous attendent un érudit mythomane et cocu, un jeune et mystérieux narcisse noir passionné de baroque, une admiratrice empoisonneuse, un chef hopi confiant sa vengeance à un rapace, un écrivain névrosé, une Bovary dont l'époux a secrètement occis l'amant... ».

Un heptaméron gourmand ? Sans aucun doute ! La première nouvelle donne le ton avec la fête de la percée du vin jaune, la « prise de voile » du savagnin et du chardonnay, et le vin blanc d'Arbois ; Madame Galmiche, qui évoque au narrateur « un bol de crème fouettée, la blanquette, le chaource et le brillat-savarin ou le bock de bière qui mousse », est une excellente cuisinière faisant se succéder « un dartois de filets de soles nappé d'une réduction de chablis, crème, coulis de tomates et écrevisses », « un aloyau de bœuf à la Godart bordé de tranches de ris de veau, de champignons tournés, de petits culs d'artichauts et d'œufs de caille », et « une bombe glacée à la vanille, miel et Grand Marnier ». Les six autres nouvelles font défiler : des œufs en meurette, des tagliatelles aux escargots, un gigot d'agneau en croûte, un sorbet de cerises, des assiettes norvégiennes de gravelax, de flétan fumé et de harengs, des soufflés aux écrevisses, des quenelles de brochet, du canard colvert, des darioles à l'anis, à la menthe et au

fenugrec, du coq au vin et du millefeuille. Le vin n'est pas en reste : meursault, riesling, criots-bâtard-montrachet, pouilly-fuissé, champagne, gevey, chambertin, chablis, aloxe-corton, pommard, sans oublier les alcools : le guignolet, le kirschwasser, le marasquin, le rhum, la vodka, le ratafia, l'aquavit, une eau-de-vie de cumin, le dry martini... Bref, au milieu des péripéties de cet Heptaméron avec Chardonnay, comme le titre le laisse attendre, on mange et on boit, mais loin des spécialités du Béarn puisque le cadre en est le Morvan !

\*\*\*

L'évolution de la cuisine française bourgeoise au XIXe siècle a donc ouvert la voie à des heptamérons plus gourmands ! Et, si l'Heptaméron de Marguerite de Navarre ne « festoie » pas le lecteur du plaisir des nourritures terrestres, l'orientant davantage vers les nourritures spirituelles, il n'en est pas de même des deux autres heptamérons plus récents, un ouvrage de cuisine et un roman, qui font vivre saveur des mots et savoir des mets pour un double plaisir de la langue.

## **OPINIONS ET REFLEXIONS**



## À quoi bon ! Jean Casanave

Les Français n'ont pas le moral. Ils ont le sourire en berne. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ! Chaque jour, matin, midi et soir, leur est servi la potion amère des informations qui s'inscrivent en négatif sur leurs écrans et qui ont pour titres principaux : pouvoir d'achat, inflation, pénurie, guerre, famines, migrations, naufrages, inondations, épuisement de la planète, réchauffement climatique, déboisement de l'Amazonie, saccage de la biodiversité, sans oublier le Covid...Ajoutez à cela, la violence qui flambe au coin de la rue, les insultes qui fusent à la moindre contrariété, l'obstruction bruyante des gamins qui siègent au palais Bourbon, les agressions sexuelles, l'inconscience des fortunés, le gaspillage éhonté de l'alimentation, l'égoïsme assumé comme seule référence et pour couronner le tout : les fausses nouvelles parallèles qui jettent le soupçon sur toutes les autres. Etonnez-vous si les citoyens de notre pays avouent déprimer dès le matin en se levant et « tirent la gueule » le reste de la journée.

Désabusés, ils vont en maugréant:

« - A quoi bon aller voter : « ils » parlent et ne font rien.

- A quoi bon l'Europe, l'OTAN, l'ONU, la guerre gronde à nos portes.

- A quoi bon faire bien, il y a toujours un idiot ou un jaloux pour détruire ce que l'on a bâti

- A quoi bon travailler pour vivre mieux et plus longtemps, alors qu'un virus incontrôlé remet tout en question.

- A quoi bon produire quand tout se soldera par l'épuisement des ressources de la planète.

- A quoi bon avoir des enfants pour leur offrir un monde invivable.

- A quoi bon croire quand les croyants ne sont pas mieux que les autres et parfois pires. »

Français, après cette joyeuse avalanche, s'il vous reste un soupçon d'espérance ou un brin d'optimisme, lisez un livre de la Bible appelé l'Ecclésiaste. Son auteur se nomme Qohélet. Il n'hésite pas à s'identifier à Salomon et prétend partager sa sagesse renommée dans tout l'Orient. Qohélet, donc, se chargera en quelques chapitres d'envoyer ce qui reste de votre « moral » au fond du trou et de dissoudre dans l'acide de son analyse du monde le peu d'envie qui vous restait de remonter la pente. Les biblistes se demandent encore comment un texte aussi corrosif a pu entrer dans la liste des livres canoniques. A suivre son raisonnement, rien ne distingue l'homme de la bête, le but de toute l'activité humaine consistant à vouloir tromper la mort en la repoussant le plus loin possible. Hélas, elle aura le dernier mot. Alors tout n'est que « buée », vanité, rien ne tient, tout s'évapore, à quoi bon vivre. Le bon a le même sort que le méchant, il se fatigue pour rien. La mort est à l'œuvre dès le berceau; bienheureux l'enfant mort-né ! « Je félicite les morts qui sont déjà morts, plutôt que les vivants qui sont encore vivants ! » (Qo 4, 2) A croire qu'il entame une véritable entreprise de démolition du poème de la

création inaugurant le livre de la Genèse répétant à l'envi que tout était bon et béni. Pour l'Ecclésiaste, rien ou presque n'est bon. Même la sagesse en prend pour son grade : « A quoi bon ma sagesse ? Tout cela est aussi vanité. » (Qo 2,15) Il ne reste plus qu'à refermer le livre pour aller boire et manger. « Mange ton pain dans la joie et bois de bon cœur ton vin » (Qo 9,7). On se serait attendu à sursaut salutaire plus élevé!

Ce livre est peut-être entré dans la Bible à titre d'outil pédagogique. Il n'est pas un appendice fortuit. Il est le porche d'entrée indispensable de ce temple des Ecritures car il faut aller jusqu'au bout de l'absurdité du monde clos sur lui-même pour chercher, ailleurs, la clé de sa vérité. On peut se demander si cette cure de lucidité désespérée ne nous était pas prescrite comme un préalable nécessaire pour prendre au sérieux la folie de l'homme qui ne se résout pas à sa disparition ? Contre toute logique, au creux des catastrophes abyssales, en face de la

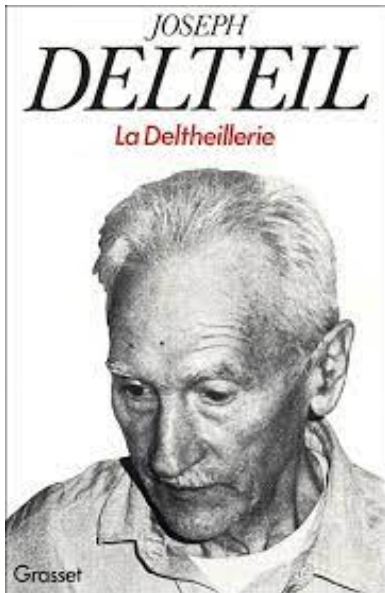
bêtise pure, devant l'inanité de toutes ses conquêtes et les revers de tous les progrès obtenus, après un temps d'accablement et de paralysie, le « roseau pensant » s'acharne à recommencer, à rebâtir, à relever (1). D'où lui vient donc cette force vitale qui refuse de se mettre à genoux devant la mort ? A quel appel originel répond-t-il ? Quel est le secret ressort qui bande les dernières énergies pour remonter le rocher de Sisyphe ? Qui a inscrit en nous cet élan forcené qui défie l'inexorable destin du mortel ? Peut-être faut-il passer par les affres de « l'à quoi bon » pour se poser ces questions et pour que nos yeux perçoivent à travers la buée cette source intarissable dont nous cherchons toujours l'origine, cette empreinte d'un infini qui ne dit son nom qu'à voix basse.

(1) Noter que ce verbe est celui employé pour la résurrection du Christ ; Il fait également écho au « Lève toi prend ton grabat et marche ».

# LITTÉRATURE

## NOTES DE LECTURE

### Joseph Delteil : La Deltheillerie Marc Bélit



Il faut parfois de ces occasions, de ces situations propices : un livre qui tombe du haut d'une étagère déjà bien trop remplie et voilà qu'on a dans les mains un exemplaire de 1968, l'année même où Joseph Delteil publie un ensemble de textes truculents, ironiques, attendrissants et joyeux qui sont comme ses mémoires sous le titre de « la Deltheillerie ».

L'occasion se présente de se replonger dans cet univers dont j'avais lu en leur temps des livres qu'on ne lit plus guère : « Sur le fleuve amour », « Jeanne d'Arc » qui obtiendra la prix Femina, « Choléra » ou encore « Jésus II » parmi une bonne cinquantaine d'œuvres de cet auteur.

Mais qui était donc cet écrivain-paysan, parti à Paris sur ses 25 ans, publié dès 1922 par Mac Orlan (Sur le fleuve amour) encensé par les surréalistes, Breton en tête, comme un des leurs, ami d'Aragon, d'Éluard, copain d'Henri Miller, reçu à table chez

les peintres Delaunay ? Comment ce paysan de Paris (pour reprendre un titre d'Aragon) a-t-il fait pour en une dizaine d'années à peine, se bâtir une légende, être excommunié par Breton comme la plupart des compagnons de cette époque, faire la connaissance de Joséphine Baker, rencontrer la fondatrice de « la revue nègre » à Paris, l'américaine caroline Dudley qui deviendra sa femme et partir se terrer dans l'Aude au milieu des vignes, du côté de Limoux où viendront le visiter les plus considérables ? Si vous voulez le savoir, lisez-donc « la Deltheillerie ».

Mais me direz-vous : comment celui qui parle ici a-t-il connu Delteil ?

Pas sorcier, grâce à une radioscopie chaleureuse de J. Chancel en 1977 faite à son domicile un an avant sa mort. Dans les semaines et les mois qui suivirent, je découvris ce paysan écrivain qui disait vouloir privilégier « l'esprit de saveur sur l'esprit de rigueur » et pour cela écrire avec son cœur, son sang, celui qui bat dans ses veines et pousse le jeune homme à l'amour.

Quant à la langue, (il écrit en français, mais pense en patois) voici ce qu'il en dit : « on s'étonne parfois de mon goût pour le patois, un peu vif, mais que voulez-vous, le patois est la langue de maman, ma langue maternelle. Je l'aime. Je devrais dire : l'occitan, je sais, qui est le terme correct, et le plus stratégique. Mais occitan c'est savantasse, ça fait intelligentsia. Moi il m'écorche les lèvres et me fait mal au cœur. Maman parlait patois. Jusqu'à cinq ans, je n'ai parlé que le patois. Le Français m'est une langue étrangère. Outre que le patois à son génie propre,

il est souvent plus bref, et plus cru, il engrosse un peu les choses, les substantifie : las poupos, volumineuses, laiteuses, c'est bien autre chose que les seins. C'est le patois, ce patois si peu apte à la psychologie, à la pensée, qui a donné à mon style ce caractère concret, sensationnel. Ma langue est tout imprégnée, toute mâtinée de patois : du franco-patois. » Voilà l'homme !

Il faut l'entendre parler de sa campagne, sa maison, ses sabots, ses habits, son goût de la nature, de la cuisine simple (n'a-t-il pas écrit un traité de cuisine paléolithique !). C'est un homme de quelque part, qui dit « papa » et « maman » à bientôt quatre-vingt ans, qui dit « monsieur le curé » et qui se moque, qui parle avec tendresse de son chien et des vaches mais qui aime la corrida et la chasse. (on imagine bien aujourd'hui où nous sommes si loin du monde des bêtes et de la campagne, nos sourcils froncés et réprobateurs de citadins qui ne connaissent de la campagne que ce que l'écologie nous en dit) ! Delteil, n'en a cure, il aime les bêtes et les taureaux en particulier, il aime les arènes romaines de Nîmes comme Picasso, la charge des fauves, l'envol de la muleta écarlate à ras du museau, le ruissellement du sang sur l'échine fauve des bêtes. C'est un homme d'un autre temps, du temps où il y avait encore des paysans qui habitaient des pays et des bêtes avec lesquelles on partageait la misère et le

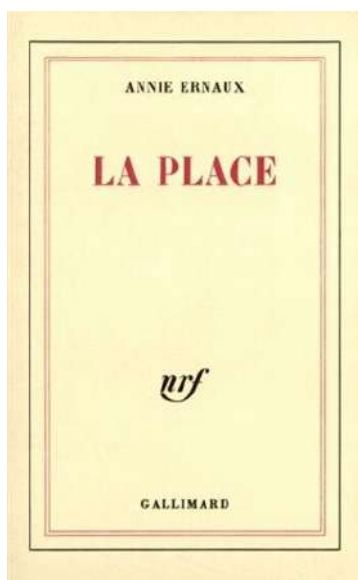
labour des champs. Pas de sensiblerie, de vrais rapports entre homme et animal. Mais allez expliquer ça aujourd'hui où les gens n'ont que des causes à défendre et des querelles à mener contre leurs semblables puisqu'il n'y a d'autre raison de vivre que la dénonciation et la calomnie de ceux qui ne se conforment pas à l'idéal social du moment, lequel se substitue aux rapports antiques de l'homme et de la nature. N'allez pas croire que Delteil écrit comme ça. Non, pas de raisonnements, des faits : il aime ceci et pas cela, il fait ceci et pas cela, il est d'un monde et pas d'un autre, il fait sa vigne et cueille son raisin c'est tout et comme il est poète, il écrit des chefs d'œuvres.

Qui suis-je donc se demande-t-il tout à trac ? Un primate des temps antérieurs. Suit un portrait savoureux mais trop long à reproduire ici, vous n'aurez qu'à le lire. Premier principe : « n'emmerder personne » ! Voulez-vous quelques dernières maximes, les voici : « ai-je le cœur facile, ou la tête ronde ? J'aime trop. Je ferais des folies pour un vers de Rimbaud, mais je raffole du « lait plat », et trois lignes de Montaigne me vont au fondement ». Ou encore : « À force de me proclamer paysan, on m'a pris au mot, Dieu merci ». Et enfin ceci : « j'aimerais que le dernier mot soit le même que le premier, le seul mot dont je rêve pour mon épitaphe : innocent. »

## PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2022

### Vous avez dit « minimaliste » ? Etienne Lassailly

Annie Ernaux a été consacrée par le prix Nobel de littérature. J'ai voulu connaître son œuvre. Je me suis plongé dans son second roman. Il y a près de 40 ans, ce roman reçoit le prix Renaudot. Il s'appelle « La place ». Je pense qu'il s'agit de la place du père. Son père, le père d'Annie Ernaux, vient de mourir. C'est aussi le père de l'écrivain et le père du personnage qui vient de mourir.



La critique de l'époque parle d'une auto-socio-biographie. Pourquoi socio ? Parce qu'au chagrin de l'auteur s'ajoute un remord. Ce regret, presque un désespoir, est d'être entré dans le monde des professeurs alors que son père n'était qu'un ouvrier et plus tard, un petit commerçant.

Le style est maussade et uniforme. L'auteur l'a qualifié de « minimaliste ». Le qualificatif est bien choisi. C'est probablement par référence au courant de l'art contemporain des années soixante. Ronds, carrés,

dépouillement, neutralité, indifférence, vive le vide et l'absence ! L'éclipse des sentiments a ses charmes. L'amertume a ses agréments. L'accablement peut être une chance ou une victoire. Notre écrivaine est douée pour ces matières.

Il y a cent cinquante ans avec Sainte-Beuve, mais aussi au début du XXème siècle, des écrivains et des critiques se demandaient anxieusement quels étaient les rouages de la création littéraire. Paul Valéry dans ses Variétés note, au sujet de La Fontaine et de son Adonis « J'imagine ce poète, un esprit plein de ressources et de ruses, faussement endormi au centre imaginaire de son œuvre encore incréée, pour mieux attendre cet instant de sa propre puissance qui est sa proie. Dans la vague profondeur de ses yeux, toutes les forces de son désir, tous les ressorts de son instinct se tendent. Là, attentive aux hasards entre lesquels elle choisit sa nourriture ; là, très obscure au milieu des réseaux et des secrètes harpes qu'elle s'est faite du langage, dont les trames s'entretissent et toujours vibrent vaguement, une mystérieuse Arachné, muse chasserresse, guette ».

Ouf ! Cela console après « la veille de l'inhumation, on a fait cuire une pièce de veau pour le repas qui suivrait la cérémonie. Il aurait été indélicat de renvoyer le ventre vide les gens qui vous font l'honneur d'assister aux obsèques ».

Et pourtant, entrer dans le monde d'Annie Ernaux ne manque pas



d'intérêt. En se penchant sur elle, dans son quotidien le plus prosaïque, sa relation avec ses parents, la vie de son père, elle évoque les temps révolus avec virtuosité. La vérité de l'expression, l'authenticité de l'analyse psychologique, la sincérité l'emporte sur le dénuement de la toile de fond.

Je suis un sectateur de l'autobiographie car l'autobiographie

est toujours un roman. Mais l'inattendu, le voyage dans un monde imagé et mythifié, côtoie la réalité de l'écrivain qui parle de soi. Chez beaucoup d'entre eux l'on coudoie alors la vérité d'un être et quelquefois on la rencontre.

## Annie Ernaux a eu le Prix Nobel de littérature, Marie-Luce Casamayou

En commençant ainsi mon texte, je m'aventure sur un terrain délicat, pour la simple raison que je n'apprécie ni le style, ni le contenu des livres de Annie Ernaux. J'ai lu, il y a déjà longtemps, *La Place* (mort de son père), *Une femme* (mort de sa mère) et *Une Passion Simple* (une aventure amoureuse).



Je devrais me reconnaître dans ce qu'elle écrit, puisque nous avons tant de points communs : origines plutôt modestes, enfance loin de tous les centres de culture.

Je devrais apprécier toute sa « souffrance » quand je me suis rendu compte que j'étais très loin d'appartenir au monde de Madame, Madame Serbat, Mademoiselle de Vaufreland, première voisine, dans son château de Laàs, au milieu de ses chiens et de ses collections... Ce fut pire quand j'ai compris, en 6<sup>ème</sup>, que les professeurs du CEG de Navarrenx, appelaient les filles de la ville (de Navarrenx !) par leur prénom, et les autres, de la campagne, par leur nom de famille, brut, et sans empathie. Je dormais chez ma tante et mon oncle, très jeunes encore. Lui, en plus d'être un simple ouvrier à Lacq, était un petit

accordéoniste. Un soir, il fit tout arrêter pour entendre quelque chose d'infiniment admirable, d'après lui, à la radio : « Entendez, c'est La Callas ! »

La Callas ! Ce jour-là, je sus que j'irai à l'Opéra, que je découvrirai ce monde plus enchanté que celui des Fêtes-Fieu de mon village, je réalisais qu'il existait des merveilles qui seraient un jour à ma portée, je ne doutais de rien !

Comme Annie Ernaux, j'ai fait des études de lettres, et passé mes examens pour être professeur.

Mais au contraire d'elle, ma chance a toujours été l'École de la République et sa mixité. Pas d'établissements privés prétendument mieux à même de favoriser la fameuse « ascension sociale », pas de dévotions excessives, pas de mystère masculin, pas de péché si on regardait nos copains dans les yeux. Nos copains, nos camarades de classe n'avaient rien d'irrésistible, ni rien de complexant, puisque nous avions souvent de meilleurs résultats.

Annie Ernaux a fréquenté un établissement privé d'Yvetot, et c'est ainsi qu'elle a constaté et a éprouvé *La Honte* (titre de livre) pour la distance sociale entre le milieu de sa famille et celui que fréquentaient les jeunes filles de cette institution.

Voilà la source principale de son inspiration : souffrir de ne pas avoir appartenu à une classe sociale aisée et favorisée par l'argent et les fréquentations. Dès *La Place*, au nom de sa vérité sur la « médiocrité » qu'elle a ressenti à propos de ses origines, elle écrit tout ce que Malraux aurait appelé « un misérable tas de petits secrets ». Sans doute, peut-on atteindre l'universel dans cette recherche, dans l'étude approfondie de cette « misère », mais à la lecture de ses

romans, ce qui me paraît difficile à supporter c'est le regard condescendant sur ce père, sur cette mère, sur son milieu, notre milieu. Elle en a horreur, elle dénigre, et grâce au style (qu'elle a choisi, simple, sans aucun effet, elle dissèque son milieu social d'origine. La condescendance, pour moi, est le pire des sentiments qu'on puisse éprouver pour qui que ce soit.

Annie Ernaux ou l'autofiction, si le mot a été inventé vers 1977 par Serge Doubrovsky, le genre existe depuis que l'écriture existe. Parlez de sa vie, de son expérience, de l'histoire de sa famille, ce fut le rêve réussi de beaucoup d'auteurs. On ne peut pas dresser une liste complète de ces exercices littéraires. Jean-Jacques Rousseau commence *Les Confessions* (1782) par ces mots : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. Moi seul. » Il nous offre donc un récit complet (d'après lui) et nous donne des scènes qui sont parfois à mourir de rire : en particulier quand il a montré ses « bijoux de famille » à des jeunes filles dans un jardin, et qu'il a pris une raclée. Ou encore lorsque, se prétendant compositeur auprès d'un aristocrate, il dirige des musiciens qui doivent jouer une œuvre qu'il a composée... sans rien connaître à la musique !! Rousseau portant très susceptible sait qu'on va rire de lui...

Chez Annie Ernaux, on ne rit jamais. Les contrariétés provoquées plus tard par ses propres choix, ne lui suggèrent aucune auto-dérision, et ne suscitent chez nous aucun sourire attendri. Ses contrariétés dues à ses origines, dues plus tard aux affres d'un amour fou non partagé, à la mésaventure d'une expérience sexuelle, à celle que risquaient encore les filles avant la loi Veil, elle les exprime dans la description

de l'auto-souffrance de l'éternelle victime.

Le professeur de français que je fus s'insurgea contre une invention nouvelle apparue dans les années 70-80 « le pacte autobiographique » Selon l'inventeur de cette théorie, Philippe Lejeune, l'auteur d'une autobiographie s'engage à « dire toute la vérité sur sa vie ». Mais, qu'est-ce que la vérité ? Nous avons une vérité à l'adolescence, une autre dans la maturité, une autre lorsque nous devenons parents ou à la suite d'une aventure humaine, une autre enfin à l'heure du regard en arrière. Chacune de ces vérités est empreinte de l'esprit du temps, du kaléidoscope de notre mémoire qui déforme, enlaidit ou embellit tel ou tel moment de notre vie, sans parler des oublis, volontaires ou pas. Albert Cohen dit toute la « vérité » dans *Le Livre de ma mère*, et avec lui, nous pleurons d'émotion et de regrets, Pagnol dit toute la « vérité » dans ses souvenirs d'enfance, et, avec lui, nous rions... Ce sont tous les deux, comme Rousseau, Malraux et beaucoup de nos écrivains, de grands artistes.

Les livres d'Annie Ernaux se succèdent et correspondent tout à fait à « l'esprit du temps ». Imprudentes et amoureuses comme nous le fûmes à cette époque-là, nous savions que les soucis seraient pour nous si nous nous éloignions des « commandements » de l'église et de la famille. « Ce n'était pas vraiment un viol » confesse-t-elle à son interlocuteur dans une revue. Oui, le jeune homme doit pouvoir « cesser » même s'il a cru que tout était gagné. Et les revendications féminines d'aujourd'hui sont bien sûr, justifiées. Mais il arrivera un moment où il faudra faire une différence entre drague insistante de laquelle on peut s'extraire sans aucun mal, et une agression comme il y en a encore trop. Annie Ernaux ne nous épargne ni sur ce

« viol », ni sur l'avortement qu'elle a dû subir, ni sur cette Passion Simple qu'elle décrit de la manière la plus crue, avec le sérieux qu'on lui reconnaît. Toute femme de notre génération, peut connaître une passion charnelle, violente, au point de se regarder dans la glace sans se reconnaître.

La morale d'aujourd'hui ne s'interpose pas. Mais la description clinique qu'en donne l'auteur, si elle parle à toutes celles qui succombèrent et connurent une mauvaise aventure, doit effrayer toute jeune femme qui se risquerait à l'abandon. Quelle tristesse ! Encore une fois, par le style, et l'évocation volontairement presque glauque, la femme ne saurait être que victime. On ne souhaite donc cela à aucune jeune femme ! Et pourtant ? L'exigence du désir féminin, si beau, et enfin libéré, des femmes, n'exclut pas forcément sentiments, romantisme, poésie, tout ce que fuit Annie Ernaux. La libération des mœurs, et celle du corps des femmes dans notre société a, quand même, et heureusement pour les « boomers » que nous sommes, été suivie de plus de bonheur, dans un intervalle incomparable de paix et plutôt de prospérité...

Enfin, les textes d'Annie Ernaux, n'expriment pas la juste ambition que chacun doit avoir, mais une recherche de la fameuse ascension sociale, avec une expression qu'elle a employée et que j'abhorre : « venger sa race » ! expression que me paraît en contradiction totale avec l'esprit de ses livres, puisque « sa race » elle n'avait qu'un souci : s'en éloigner ! Quelle chance d'avoir pu étudier, partir, et même faire partager à nos parents nos découvertes, nos voyages, notre absence totale de complexe au moment d'entrer dans un Palace qu'ils n'auraient pas osé connaître, réussir plus ou moins, mais pourquoi regarder

ceux qui sont restés dans des vies plus simples, plus authentiques peut être, plus fidèles à leurs racines, avec de la hauteur ? Une lutte féminine ? Oui, bien sûr, et le respect, mais nos filles, les jeunes femmes d'aujourd'hui sont féminines et fortes, ne s'en laissent pas montrer, elles gagnent leur indépendance, même quand les choses menacent de tourner mal, en dépit du nombre des tristes faits divers. Puisqu'elle évoque les malheurs d'être une femme, on ne peut s'empêcher de voir un choix politique dans cette nomination au Prix Nobel : les femmes d'Iran dont nous admirons le courage, les « Metoo », et les « Balance-ton-porc » qui ont traversé nos sociétés, les « féminicides » si fréquents, hélas...

Annie Ernaux a réussi son ascension sociale... quand elle regrettait de ne pas être née avec une cuillère d'argent dans la bouche, quand elle regardait d'un air un peu hautain son mari filmer ses enfants qui commençait à faire du ski dans les Alpes, était-elle de gauche, ou bien a-t-elle toujours rêvé d'être par la naissance une vraie bourgeoise ?

Aujourd'hui, elle est riche et célèbre, est-elle enfin heureuse ? est-elle à « la place » quand elle défile aux côtés de gens qui demandent une augmentation du pouvoir d'achat ou soigne-t-elle une image qu'elle ne se reconnaissait pas ? Est-elle finalement devenue solidaire de la classe sociale à laquelle elle ne trouvait que de misérables défauts, et en particulier celui de ne pas être cultivée ?

Plus grave : ses livres dénoncent... mais encourage-t-ils les filles à aller de l'avant ? à n'avoir peur de rien ? à être joyeuse, à rire d'une mauvaise aventure, et à tourner la page vers la vie ? Encouragent-ils l'entente, la complicité avec les garçons, les hommes dont tant méritent notre affection, notre sincérité, notre

confiance ? Ces livres apprennent-ils à apprécier la vie, et le jeu de l'amour et du hasard ?

Tout à coup un souvenir me revient : mon amie Andrée avait fini et réussi ses études d'architecte. Un jour chez ses parents, sa mère arrêta la conversation, et lui dit d'un ton qui n'admettait pas la réplique : « s'il te plaît, ne nous parle pas comme si tu étais à l'Académie Française ! » Nous avons tous beaucoup ri, et quand nous nous voyons nous en rions encore.